

*BERNARD LAHIRE*

# MONDE PLURIEL

Penser l'unité des sciences sociales

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Cet ouvrage est publié dans la collection  
« La couleur des idées »

ISBN 978-2-02-107962-3

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## Introduction

Ce qui m'intéresse est d'avoir devant moi, transparents,  
les fondements des édifices possibles.

L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*  
(Flammarion, «GF», 2002, p. 59).

*Apostrophes*, le 21 décembre 1979, sur la deuxième chaîne de télévision française. Bernard Pivot reçoit un historien, un sociologue et un romancier : Fernand Braudel, Pierre Bourdieu et Max Gallo. Après quelques minutes d'entretien avec le plus célèbre de ses trois invités, Fernand Braudel, à propos de la parution des trois volumes de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)*, l'animateur donne la parole à Pierre Bourdieu, qui vient de publier *La Distinction. Critique sociale du jugement*, afin qu'il livre son sentiment sur la vaste entreprise – embrassant l'espace mondial et couvrant quatre siècles – de l'historien. De manière très courtoise, le sociologue émet cependant d'emblée une remarque qui montre sa défiance à l'égard de l'histoire de la longue durée. « Pour le sociologue, dit-il, l'étude du temps long, de la longue durée, donne paradoxalement l'impression d'absence d'histoire. » Prenant l'exemple de la « symbolique du pouvoir », c'est-à-dire de « tout ce qui sert à exprimer la domination, à la manifester » (les « grands sacres » ou les « cérémonies par lesquelles la royauté affirmait sa domination »), il souligne le fait que « le capitalisme s'est exprimé, sous ce rapport-là, dans des langages

extrêmement différents» et que, pour cette raison, «la longue durée en matière de culture [lui] paraît cacher d'énormes différences».

Privilégiant l'étude des structures culturelles, politiques, économiques, etc., relativement invariantes, l'histoire du temps long lisse nécessairement une série de différences, de discontinuités ou de ruptures qui scandent l'histoire des sociétés. Le temps long, soutient le sociologue, c'est donc l'absence d'histoire ou son effacement. Sous une forme extrêmement policée, la charge est objectivement très rude. Car reprocher à un historien de nier le mouvement de l'histoire est une manière de contester assez radicalement sa démarche. La réponse de F. Braudel consiste à affirmer sereinement que les différences dont parle le sociologue ne se donnent à voir et ne prennent sens que sur la base d'un socle commun que l'histoire de longue durée a précisément pour objectif d'étudier : «Je comprends bien, mais c'est pour dépasser les différences. C'est pour dépasser les distinctions, les différenciations. La longue durée, c'est une sorte de reconnaissance de la base par rapport à laquelle on jugera du reste. Et dans le domaine de la culture, la longue durée règne et s'impose.»

Dialogue de sourds. On pourrait chercher à déterminer qui, de l'historien ou du sociologue présents ce jour-là, avait raison. Mais est-il pertinent de se demander, de façon aussi générale et abstraite, qui a raison et qui a tort ? Existe-t-il un point à partir duquel on pourrait être en mesure de dire ce qu'il est préférable de faire : privilégier l'étude des grandes structures culturelles invariantes ou bien se consacrer à l'étude de la variation des modalités par lesquelles s'exerce le pouvoir symbolique ? Le problème de ce genre de débat réside dans le fait que les protagonistes font souvent comme si la «culture» était un objet bien déterminé du réel attendant d'être commenté et interprété correctement par des savants. Or, si F. Braudel et P. Bourdieu ne pensent pas les phénomènes culturels de la même manière, c'est qu'ils ne se posent pas les mêmes types de question et

ne cherchent pas vraiment à connaître les mêmes choses : ils ne partagent pas les mêmes *intérêts de connaissance*. Ce que dit, sans le dire, P. Bourdieu à F. Braudel, c'est au fond que l'échelle d'observation qu'il a adoptée et la séquence temporelle sur laquelle il travaille ne lui permettent pas de rendre visibles et d'étudier les phénomènes qui l'intéressent, lui, en tant que sociologue des formes de domination et des fonctions sociales de la culture. Ce en quoi il a parfaitement raison. Mais faut-il en déduire que F. Braudel avait tort et que les chercheurs doivent donc abandonner l'étude des phénomènes s'installant sur la longue durée ? C'est, sans nul doute, ce que pensait P. Bourdieu au moment où il adressait sa remarque à l'historien. Et c'est la même conviction qui le poussera, quelques années plus tard, à affirmer :

Dans l'état actuel de la science sociale, l'histoire de longue durée est, je pense, un des lieux privilégiés de la philosophie sociale. Chez les sociologues, ça donne lieu très souvent à des considérations générales sur la bureaucratisation, sur le processus de rationalisation, la modernisation, etc., qui apportent beaucoup de profit social à leurs auteurs et peu de profit scientifique<sup>1</sup>.

Mais trancher en faveur du sociologue, ce serait faire comme si F. Braudel cherchait à éclairer le même type de réalité culturelle que P. Bourdieu. Or, il peut, de son côté, lui répondre que le sociologue travaille trop « dans l'instant » et ne voit pas que ce qu'il étudie n'est qu'une manifestation de phénomènes récurrents qui s'inscrivent dans une très longue durée. Sans le recul du temps long, l'œil ne voit plus que le chatoisement des goûts et des pratiques de l'époque, et reste aveugle à la toile de fond qui n'évolue que très lentement.

En d'autres circonstances, les rôles de l'historien et du sociologue auraient d'ailleurs pu être totalement inversés. Face à un historien privilégiant le « temps de l'actualité »,

1. P. Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 56.

l'enchaînement rapide des événements, l'agitation humaine et l'intentionnalité des acteurs, les gestes et les discours circonstanciés de femmes et d'hommes pris dans l'urgence de l'action, le sociologue pourrait tout aussi bien lui reprocher sa myopie : voulant coller de manière toute positiviste au réel, il ne peut voir qu'un ensemble de petits faits disséminés, non hiérarchisables, et manque ainsi son objet. À l'encontre de l'histoire événementielle, mais aussi d'une certaine microsociologie des interactions qui interdit de la même façon de voir les structures plus larges dans lesquelles prennent place les rencontres sociales circonstanciées de toute nature, le sociologue peut invoquer les structures relativement invariantes de l'espace des rapports de classe, du marché ou du champ.

La diversité des manières de faire de l'histoire, de la sociologie ou de l'anthropologie (pour ne s'en tenir qu'à ces trois grandes sciences cousines, mais le propos vaut bien au-delà) est révélatrice de l'hétérogénéité des points de vue et des intérêts de connaissance, c'est-à-dire des questions que les chercheurs se posent ou des problèmes qu'ils entendent plus ou moins explicitement résoudre. Mais l'absence de réflexivité sur cette hétérogénéité contribue à cacher la profonde unité qui relie les divers travaux relevant du domaine des sciences humaines et sociales. Une telle unité de fond apparaîtrait avec beaucoup plus d'évidence si les savants ne cherchaient pas à imposer leur manière de faire comme la seule manière possible (correcte, pertinente, heuristique ou féconde). Rapporter les modèles théoriques ou les grilles d'analyse aux niveaux de réalité sociale visés, aux échelles d'observation adoptées, aux types d'objets étudiés et aux problèmes que l'on soulève à leur sujet, c'est se donner la possibilité d'y voir plus clair dans la diversité et de ressaisir les différents travaux de recherche comme autant de réalisations partielles d'un programme plus général d'étude des comportements humains.

Le sentiment d'éparpillement des travaux des sciences humaines et sociales ne vient toutefois pas seulement de la diversité des manières de construire les objets d'étude. Il est aussi le produit de la très grande division sociale du travail scientifique en disciplines séparées (avec des sciences du « psychisme », des sciences du « langage », des sciences de la « société », etc.) et en secteurs spécialisés au sein de chaque discipline. Une telle hyperspécialisation scientifique, qui amène des chercheurs différents (de disciplines différentes ou de la même discipline) à étudier séparément chaque domaine de pratiques, chaque secteur de la vie sociale, et à formuler des théories partielles de l'acteur, ne fait qu'accompagner aveuglément le long processus historique de différenciation sociale des activités. Pris dans ce mouvement de différenciation, qui caractérise les sociétés modernes, les savants sont de moins en moins en mesure d'en étudier les effets. Comment pouvoir dessiner une vue d'ensemble du monde social lorsque tout pousse chaque catégorie de chercheurs à garder le nez collé sur le fonctionnement de petites parcelles de ce monde ? Comment conserver une conception complexe des individus en société lorsque les découpages disciplinaires d'abord, les spécialisations internes ensuite, contraignent les chercheurs à travailler sur des dimensions à chaque fois spécifiques des pratiques individuelles ? Comment maintenir un haut niveau de créativité scientifique lorsqu'une conception étroite du professionnalisme conduit insensiblement vers une spécialisation poussée et une normalisation des recherches et des chercheurs ?

Répondre à l'ensemble de ces questions, c'est prendre à bras-le-corps les enjeux et les défis des sciences humaines et sociales contemporaines en essayant de renouer avec les grandes ambitions scientifiques originelles – celles d'Émile Durkheim ou de Max Weber notamment – tout en évitant la régression vers les formes empiriquement paresseuses et théoriquement prétentieuses de pensée de la « totalité » ou de la « complexité ».

Faire le deuil de la « grande théorie sociale » ou de la « théorie générale du social » n'implique pas l'abandon de tout programme scientifique ambitieux. Relever le défi d'une telle ambition exige cependant de proposer des réponses adaptées à l'état problématique des sciences humaines et sociales existantes. Il faut notamment admettre que le programme scientifique en question ne puisse jamais donner lieu qu'à des accomplissements empiriques le plus souvent imparfaits et partiels. Mais les différents travaux empiriques existants n'ont pas le même sens selon qu'ils sont présentés comme des travaux parfaits et complets en leur genre ou qu'ils sont conçus et lus comme des réalisations particulières de telle ou telle partie d'un programme scientifique général.

Ce programme, qui répond à la question de savoir pourquoi les individus agissent comme ils agissent, pensent comme ils pensent, sentent comme ils sentent, etc., peut se résumer en une formule scientifique assez simple : Passé incorporé + Contexte d'action présent = Pratiques. Cette dernière condense l'intention de recherche consistant à penser les pratiques au croisement des dispositions et compétences incorporées (produits de la fréquentation plus ou moins durable de cadres socialisateurs passés) et du contexte toujours spécifique de l'action (chapitre 1).

La question centrale que soulève cet ouvrage porte plus particulièrement sur une partie de cette formule scientifique, à savoir celle des *cadres pertinents d'action* dans lesquels les acteurs doivent être situés si l'on veut comprendre tel ou tel compartiment, telle ou telle dimension de leurs pratiques. Elle n'est, en ce sens, pas indépendante de la question sociologique centrale concernant la différenciation sociale des fonctions et des domaines d'activité : le monde social a connu un long processus de différenciation de domaines de pratiques et cela a des conséquences – dont les chercheurs doivent tenir compte – sur la structuration des actions humaines qui s'inscrivent dans des logiques contextuelles toujours spécifiques. Mais cette

différenciation objective dans l'espace sociohistorique réel n'est pas la seule raison de la variation des cadres d'action retenus par les chercheurs, de leur taille et de leur nature, et notamment de la nature des éléments considérés comme pertinents en leur sein.

Pour résumer la double attitude qui sera la mienne tout au long de cet ouvrage, je dirais que je suis à la fois profondément convaincu que le réel sociohistorique existe indépendamment des savants qui l'étudient, qu'il n'est pas informe, qu'il n'attend pas « sagement » l'éclairage des chercheurs pour structurer objectivement les comportements humains et qu'il résiste même à certains essais (malheureux) d'interprétations scientifiques, *et* que les modèles théoriques qui entendent en rendre raison sont toujours des constructions qui peuvent varier en fonction des intérêts de connaissance, des échelles d'observation et des niveaux de réalité sociale visés. Il y a bien des choses à *découvrir* dans le monde social, des régularités, des récurrences, des déterminismes de toutes sortes, mais ces *découvertes* ne peuvent se faire qu'au travers ou à partir de *constructions* qui comportent une part d'arbitraire du côté de ceux qui les élaborent en tant qu'ils sont porteurs d'intérêts de connaissance variés. Inversement, les modèles d'analyse sont bien toujours des constructions, mais ces constructions ne se valent pas toutes, sont plus ou moins pertinentes en fonction de ce que l'on cherche à mettre en évidence, et, lorsque les chercheurs ont le souci de la preuve empirique, elles rencontrent toujours des résistances sur le « sol raboteux » du réel. Conception épistémologique indissociablement *réaliste* et *constructiviste* (ou *nominaliste*).

Les deux positions, que d'aucuns s'échinent à rendre incompatibles mais qui ne le sont pas, permettent d'organiser rationnellement la discussion sur les contextes d'action. Il y a, en effet, deux grandes manières de concevoir le « contexte » dans lequel s'inscrivent et se comprennent les différents types d'action : une manière réaliste, qui constate l'existence, au sein

du monde social, de microcosmes spécifiques, s'interroge sur les processus historiques de formation ou de transformation de ces microcosmes, etc. (chapitres 2 et 3); une manière nominaliste, qui prend en compte la variation des échelles d'observation et des points de vue de connaissance des chercheurs et qui considère que l'opération de *contextualisation* réalisée par le chercheur dépend fondamentalement de ce qu'il cherche à mettre en lumière (chapitre 4).

Dans une perspective strictement réaliste, le découpage du contexte est considéré comme un processus historique réel, objectivable, et l'on peut montrer que les acteurs eux-mêmes apprennent à intérioriser le sens des limites contextuelles et du respect des frontières, ou bien encore qu'ils luttent entre eux pour définir où commence et où finit l'univers dans lequel ils agissent. Les contextes pertinents d'action s'imposent alors aux chercheurs en tant que microcosmes existant dans la réalité sociale. Les savants doivent essentiellement se consacrer à l'étude des processus de différenciation du monde social et analyser les propriétés spécifiques des différents microcosmes différenciés ainsi que la manière dont chacun d'entre eux fonctionne. Ils n'ont pas particulièrement de choix d'échelle d'observation et de contextualisation à faire puisque la contextualisation qu'ils opèrent est dictée par l'existence de « contextes réels ». Les champs, les mondes, les institutions ou les organisations sont, de ce point de vue, bien réels, et les chercheurs peuvent se demander à leur propos quelles sont les conditions sociohistoriques de leur apparition. Ils peuvent aussi s'interroger sur la manière dont un champ ou un monde se différencie au cours du temps en sous-champs ou sous-mondes spécifiques. L'aboutissement idéal d'un tel travail de recherche consisterait à donner à voir l'ensemble des microcosmes et de leurs relations d'interdépendance composant la configuration sociale globale.

Mais cette conception réaliste a des limites, qui appellent inévitablement une réflexion plus nominaliste, soucieuse de

prendre en compte les opérations de construction scientifique du contexte et de sélection des traits pertinents de l'analyse (les types d'acteurs retenus ainsi que les types de relation ou de dimension des pratiques privilégiés). Considéré de cette manière, le découpage du contexte dépend de la nature des problèmes posés, d'un certain nombre de choix théoriques et méthodologiques faits par les chercheurs et, au bout du compte, des expériences sociales personnelles sur lesquelles ils s'appuient pour faire la science du monde social. Comme l'écrivait Ludwig Wittgenstein, « il y a des problèmes auxquels je ne viens jamais, qui ne sont pas dans ma ligne, ne font point partie du monde qui est le mien<sup>1</sup> ». La réalité est toujours interrogée à partir de « points de vue particuliers » (Weber). Or, ces points de vue, qui sont aussi des « présuppositions "subjectives" », ont eux-mêmes une sociogenèse liée aux expériences socialisatrices des chercheurs. Ce sont ces expériences socialisatrices qui ont orienté leur regard, leur attention, guidé leur curiosité et leurs intérêts de connaissance. C'est avec elles et parfois contre elles qu'ils font de la science, mais jamais sans elles. La socialisation scientifique arrivant tardivement dans l'expérience biographique des chercheurs, il n'est d'ailleurs pas très étonnant pour un sociologue de constater qu'elle ne peut effacer totalement les effets des socialisations antérieures.

On voit bien, par exemple, que certaines utilisations du concept de champ ou de sous-champ font davantage dépendre l'opération de contextualisation des intérêts de connaissance des chercheurs que de l'objectivité d'un découpage très clairement attesté dans la réalité sociale. Faut-il, pour comprendre telle ou telle activité scientifique, par exemple de nature « biologique » dans un laboratoire rattaché à une grande école, situer cette activité dans le champ des grandes écoles ? Faut-il plutôt la positionner dans le champ universitaire dans son ensemble ? Serait-il préférable

1. L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, op. cit., p. 62.

de se concentrer sur le champ scientifique national de la biologie, qui peut intégrer des laboratoires de grandes entreprises privées ? Ou bien encore ne serait-il pas plus pertinent de reconstruire un champ scientifique biologique international ? Pour chacune de ces options, la question se pose même de savoir dans quelle mesure la réalité sociohistorique des choses s'organise véritablement sous la forme d'un « champ ».

Au-delà de la question du « champ », on pourrait se demander si le contexte pertinent n'est pas plutôt le « monde de la science biologique » (au sens de Howard S. Becker ou d'Anselm L. Strauss) avec l'ensemble des acteurs, chercheurs ou non chercheurs, qui permettent à la science de se faire ? Ou bien, comme le prétend une certaine sociologie des sciences, s'il ne s'agit pas du laboratoire en tant qu'institution et microgroupe de travail réel ? Ou encore s'il n'est pas préférable de privilégier l'étude des interactions entre quelques chercheurs concernés du laboratoire ou de la configuration sociale qu'ils forment entre eux ? D'autres, enfin, s'interrogeront plutôt sur les trajectoires sociales et les carrières académiques des chercheurs en question et sur le fait qu'ils n'auraient pas eu les hypothèses qu'ils ont eues sans la fréquentation de telle ou telle institution scientifique, à tel ou tel moment clé de leur parcours (*e. g.* le cas de Claude Lévi-Strauss discutant avec le linguiste Roman Jakobson à New York en 1941 et en tirant profit pour le développement d'une anthropologie structurale). Le choix le plus pertinent dépendra en définitive du type de pratiques ou de faits que l'on entend précisément comprendre et du degré de finesse d'analyse que l'on veut atteindre : comprendre une activité scientifique pour éclairer les phénomènes de concurrence internationale entre savants, comprendre comment se fabriquent au jour le jour les énoncés, les intuitions, les hypothèses ou les expériences scientifiques, comprendre la logique individuelle ou collective des choix des sujets de recherche, etc.

Chaque concept sociologique désignant un type de microcosme dans l'espace social global, national ou international (champ, jeu, monde, institution, organisation, cadre de l'interaction, classe, groupe ou microgroupe), engage un niveau de réalité sociale, une échelle d'observation du monde social plus ou moins larges, ainsi qu'une sélection des éléments observés parmi l'infinité des éléments observables possibles. Les théories empiriques les plus structurées, telles les théories des champs (Bourdieu) et des mondes (Becker), incluent même tous ces aspects : la théorie des champs est une théorie plus macrosociologique que l'étude des interactions situées ou des institutions et elle se concentre sur les luttes pour l'appropriation ou la (re-)définition du capital spécifique entre agents des champs ; la théorie des mondes suppose un niveau de réalité sociale à peu près semblable, mais elle privilégie une échelle d'observation souvent plus microscopique et s'intéresse à un réseau d'acteurs beaucoup plus diversifié (en fait, l'ensemble des acteurs participant à la division du travail dans le secteur concerné). On verra que d'autres théories du social – qui portent leur attention sur les institutions, les organisations ou les interactions – fixent leurs échelles d'observation, mais peuvent donner lieu à des recherches très différentes<sup>1</sup> et même contribuer à la connaissance des macrostructures sociales.

Rendre raison des pratiques et des représentations d'acteurs historiques donnés suppose un certain nombre d'opérations scientifiques, parmi lesquelles l'opération de *contextualisation*

1. Les analyses d'interactions, par exemple, peuvent porter diversement sur les tours de parole, les implicites, les présuppositions, les procédures interprétatives ou les savoirs partagés par les « interactants », sur les rituels de présentation, sur les phénomènes de *code switching* et de *code mixing* lorsque les interactants utilisent plusieurs langues, sur l'articulation entre les pratiques et les paroles dans le cours d'une action, sur l'articulation des acteurs et des objets ou dispositifs techniques, sur les tensions, les rapports de force ou les rapports de domination qui trament les échanges verbaux, etc.

est sans doute l'une des plus cruciales. Pour donner une idée précise de la chaîne argumentative que je vais m'efforcer de déployer tout au long de cet ouvrage à ce sujet, j'en présenterai ici les principaux maillons :

- Pour interpréter correctement les faits et gestes des acteurs, les sciences humaines et sociales doivent s'efforcer de se demander, d'une part, ce qu'engagent les acteurs dans leur action, en fonction de leurs expériences passées cristallisées sous la forme de compétences et de dispositions à agir, à croire, à penser, à sentir, et, d'autre part, ce que l'action doit aux contraintes spécifiques de chaque contexte d'action. Cette exigence peut se condenser dans la formule suivante : Dispositions ou compétences + Contexte = Pratiques.

- La seconde partie de cette formule enjoint aux sciences humaines et sociales de *contextualiser* les pratiques des acteurs ; ces derniers inscrivent toujours leurs actions dans des *contextes, globaux ou locaux, spécifiques*.

- La définition de ces contextes dépend à la fois des dynamiques historiques de différenciation de domaines relativement séparés et spécifiques qui sont à l'œuvre au sein de l'espace social et des intérêts de connaissance des chercheurs.

- Les faits de différenciation sociale des domaines d'activité sont admis par une grande majorité de sociologues, quelle que soit la tradition sociologique à laquelle ils appartiennent.

- Produits de la différenciation sociale, tous les microcosmes sociaux observables ne sont pas des champs ou des mondes et, malgré leur air de famille, le champ et le monde ne renvoient pas aux mêmes réalités sociales.

- La théorie des champs doit être spécifiée et complexifiée en opérant des distinctions entre différents types de champs (*e. g.* les champs de production culturelle ne garantissant pas à la majorité de leurs participants une présence permanente en leur sein doivent être soigneusement distingués des champs qui rémunèrent des agents permanents<sup>1</sup>).

1. Le cas de l'univers littéraire, qu'on peut considérer comme un exemple parmi d'autres d'univers artistique mais certainement pas

– Il est légitime d'étudier le monde social à des échelles variées pour comprendre des niveaux de réalité sociale différents (le monde, le champ ou le système, le groupe, l'institution, l'organisation, l'interaction ou l'individu singulier) et d'analyser des aspects ou des dimensions variés des pratiques.

Je ne sais pas exactement à quel genre se rattache ce livre et s'il est important d'essayer de le préciser. S'il ne repose pas sur une enquête inédite, il n'est pas dépourvu de références à des travaux empiriques, ceux que j'ai réalisés ou animés et sans lesquels je n'aurais pas éprouvé la nécessité, et parfois même l'urgence, de certaines propositions conceptuelles ou de certaines mises au point, comme ceux de nombreux autres chercheurs (anthropologues, historiens, philosophes, linguistes, géographes, politistes, psychologues, psychanalystes et sociologues). Un livre constitue une manière de relier des œuvres du passé comme du présent et de les faire parler autrement qu'elles ne parlaient jusque-là. Comme nombre d'autres savants, je fréquente autant les morts et les étrangers que les vivants et les proches. À une époque où l'on a tendance à donner le primat aux « derniers parus », avec une extraordinaire faculté d'amnésie qui amène à juger « nouvelles » et « originales » de vieilles rengaines, et où l'on multiplie – sous prétexte de « valorisation de la recherche » – les occasions de rencontres entre chercheurs qui passent parfois plus de temps à parler en colloque, avec cette fameuse « ivresse de l'inexactitude » dont parlait Gaston Bachelard, qu'à chercher, il ne me

---

comme un champ de production culturelle idéaltypique (en gommant toutes les spécificités qui le séparent de l'ensemble des champs de production académiques, universitaires ou scientifiques), sera fréquemment sollicité tout au long de cet ouvrage. Cela tient bien évidemment à mon propre parcours de recherche, qui m'a amené à travailler sur ce domaine de pratiques particulier. Cela est lié aussi au fait que le concept de « champ littéraire » a suscité de nombreux travaux, en France comme à l'étranger, et, ce qui est plutôt rare, quelques interrogations critiques.

semble pas inutile de rappeler la centralité des travaux et la nécessité de la fréquentation lente, rigoureuse et précise des textes<sup>1</sup>.

Cet ouvrage ne propose pas une théorie de la société en bonne et due forme. Les livres qui nous présentent des sortes de tableaux objectifs du monde social donnant l'impression de sortir du néant ou du chapeau d'un magicien me paraissent d'un autre temps. Un temps où le degré de réflexivité des savants était infiniment plus faible et où leur degré d'inconscience académique pouvait atteindre des sommets. Un temps où l'on pouvait déconnecter les images du monde social proposées des instruments (concepts et méthodes) mis en œuvre et des points de vue de connaissance engagés. Si le présent ouvrage n'est pas théorique en ce sens, il est cependant le produit d'une volonté de prendre de la distance par rapport à l'état actuel des sciences humaines et sociales et des lignes de clivage qui les traversent en se donnant la possibilité d'entrevoir l'unité cachée d'un espace apparemment très morcelé. Il a aussi pour but de mieux poser certains problèmes névralgiques de ces disciplines en les formulant de la manière la plus rigoureuse possible, afin de clarifier certaines questions qui restent souvent implicites ou confuses dans la pratique des chercheurs. Tenir devant soi, « transparents », les « fondements des édifices possibles », mais précisément dans le but d'« élever un édifice » aussi juste que possible : voilà la tâche, voilà l'horizon.

1. Jean-Claude Passeron parlait, il y a déjà vingt ans de cela, des « *consensus* de politesse, multipliés [...] par la vie de colloque » qui ont noyé les « fonctions de clarification théorique » dans une sorte d'« *espéranto* diplomatique où l'intervenant commence par affirmer qu'il prolonge la pensée de l'interlocuteur avant de dire le contraire ». J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 139.

## Une formule scientifique unificatrice

Comprendre pourquoi des individus particuliers, anonymes ou célèbres, ou des groupes sociaux, petits ou grands, font ce qu'ils font, pensent ce qu'ils pensent, sentent ce qu'ils sentent, disent ce qu'ils disent, voilà condensé en quelques mots l'ambitieux objectif des sciences humaines et sociales – sociologie, histoire, anthropologie, géographie, linguistique, économie, etc. – depuis qu'elles existent en tant que savoirs savants. Cet objectif, il me semble que ces sciences l'atteignent d'autant plus précisément et avec d'autant plus de pertinence qu'elles saisissent les pratiques au croisement des *propriétés sociales des acteurs* et des *propriétés sociales des contextes* dans lesquels ils inscrivent leurs actions. Et si l'on veut pousser la réflexion théorique un peu plus loin et se donner les moyens de penser plus consciemment et plus systématiquement l'articulation entre les acteurs et les contextes, il est nécessaire de nommer et de décrire les directions de recherche qui sous-tendent l'opération d'articulation en question.

### **Les pratiques entre dispositions et contextes**

En l'occurrence, tout chercheur qui s'efforce, dans des recherches empiriques déterminées, d'atteindre le *point d'équilibre explicatif* entre, d'une part, l'étude des propriétés sociales incorporées des acteurs et, d'autre part, celle des propriétés

sociales objectivées des contextes, combine inévitablement un *dispositionnalisme* et un *contextualisme*. Comprendre les pratiques ou les comportements (gestes, attitudes, paroles) par une reconstruction des types de dispositions mentales et comportementales incorporées dont sont porteurs les acteurs (produit de l'intériorisation des expériences sociales passées) et des caractéristiques des contextes particuliers (nature du groupe, de l'institution ou de la sphère d'activité, type d'interaction ou de relation) dans lesquels ils évoluent est, à mon sens, la voie la plus juste, la plus complexe et la plus rentable scientifiquement que les chercheurs sont en mesure de mettre en œuvre.

Que les réalisations empiriques de ceux qui adhèrent à un tel programme soient toujours imparfaites et ne parviennent qu'exceptionnellement au point d'équilibre parfait – pour des raisons qui tiennent souvent autant à des questions prosaïques de temps limité de la recherche, d'accès restreint à certaines données empiriques ou d'obstacles sociaux divers dans la mise en œuvre des méthodes qu'à des manques de bonne volonté ou de sérieux des chercheurs – ne devrait pas remettre en cause la validité générale du modèle théorique *dispositionnaliste-contextualiste*. Dans tous les cas, cela ne justifie en rien le spectacle que nous donnent souvent à voir les « communautés savantes », à savoir le découpage des différents éléments du problème à résoudre en autant de positions théoriques (et parfois même disciplinaires) séparées qui s'opposent les unes aux autres. On a assisté ainsi au cours des vingt dernières années, en France, au retour sur le devant de la scène scientifique de « pragmatistes<sup>1</sup> » jouant le « contexte », ou plutôt un certain type de microcontexte proche de celui défini par l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie, contre les « dispositions » et caricaturant une sociologie dispositionnaliste qui, de son côté, s'était déjà considérablement affaiblie

1. Autoproclamés comme tels et dont le caractère réellement pragmatiste des travaux me paraît souvent assez contestable.

avec la multiplication des travaux mettant davantage l'accent sur les « champs » ou les « institutions » que sur les « habitus », l'usage réel et le degré de précision du concept d'habitus se réduisant comme une peau de chagrin.

Les chercheurs agissent souvent comme les quatre aveugles rencontrant un éléphant que met en scène la parabole indienne. Chacun en a touché une partie, le premier prétend que l'éléphant est pareil à une très grande feuille ou à un énorme éventail, le deuxième dit qu'il ressemble à une colonne ou à un pilier, le troisième le compare à une jarre et le dernier pense que l'éléphant est un animal proche du serpent : voilà ce que devient un éléphant lorsque l'on considère séparément son oreille, l'une de ses pattes, son ventre et sa trompe.

Cet état de choses ne répond pas à des logiques intrinsèquement scientifiques, mais davantage à des logiques de concurrence et de « nécessité » d'exister *distinctivement*, et surtout de se distinguer de la manière la plus rapide et la plus tonitruante possible. Quand un camp théorique semble temporairement dominer, il ne faut pas attendre très longtemps avant de voir apparaître un camp opposé, qui, plutôt que d'essayer de s'approprier les acquis des travaux réalisés, préfère revendiquer une position radicalement nouvelle. La radicalité étant la condition de la visibilité la plus nette, tous ceux qui visent plus à être visibles qu'à résoudre des problèmes scientifiques ont intérêt à un certain radicalisme théorique. Commencer par incorporer les acquis de travaux dont on souhaite par ailleurs se distinguer sur une série de points, c'est prendre le risque de ne pas être suffisamment remarqué et mis en lumière. C'est pour cela que nombre d'auteurs « tordent le bâton dans l'autre sens ». Ce faisant, les intellectuels témoignent, naïvement<sup>1</sup>, davantage de

1. « Naïvement », car cela déclenche l'indignation scientifique et morale de tous ceux qui pensent qu'admettre une telle chose c'est avouer et, du même coup, banaliser un certain opportunisme intellectuel. Pour cette raison, on ne cesse d'assister dans l'univers des sciences humaines et sociales à des entreprises de critiques radicales

leur dépendance à l'égard de leurs concurrents que de leur souci d'aller vers un peu plus de vérité (ou de subtilité et de complexité). Et l'on aura compris que, étant donné la manière dont fonctionnent socialement les univers intellectuels, les « tordeurs de bâton » ont encore un bel avenir devant eux.

Pour résumer la démarche scientifique indissociablement dispositionnaliste et contextualiste, on peut énoncer la formule suivante :

$$\text{Dispositions} + \text{Contexte} = \text{Pratiques}$$

Les *pratiques* considérées (qu'il s'agisse d'un « choix » alimentaire ou vestimentaire, sportif ou politique, d'un comportement scolaire ou économique, sexuel ou culturel, professionnel ou familial, etc.) ne se comprennent donc que si l'on étudie, d'une part, les *contraintes contextuelles* qui pèsent sur l'action (ce que le contexte exige ou sollicite de la part des acteurs) et, d'autre part, les *dispositions* socialement constituées à partir desquelles les acteurs perçoivent et se représentent la situation, et sur la base desquelles ils agissent dans cette situation. Dans une telle formule, on se rend compte que si les pratiques peuvent s'observer et s'enregistrer en tant que réalités présentes et si les contextes d'action sont objectivables par le chercheur en considérant les « règles » de leur jeu, les spécificités de leur fonctionnement, la nature des relations qui s'y déploient (qui font que le contexte scolaire se distingue du contexte religieux ou politique, mais aussi que le microcontexte scolaire de la salle de classe se distingue du microcontexte scolaire de

---

de l'adversaire, suivies quelques années plus tard par des autocritiques. Les auteurs cumulent ainsi les profits : ceux associés à l'acte inaugural de distinction, puis ceux attachés au présupposé courage ou à la prétendue lucidité de celui ou de celle qui avoue en partie ses « fautes » ou ses « exagérations ». Mais que de temps perdu et que d'énergie dispersée dans ces mouvements de balancier qui répondent aux seules logiques de la compétition à court terme.

L'Esprit sociologique  
*La Découverte, 2005*

La Condition littéraire  
La double vie des écrivains  
*La Découverte, 2006*

La Raison scolaire  
École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir  
*Presses universitaires de Rennes, 2008*

La Cognition au prisme des sciences sociales (dir. avec Claude Rosental)  
*Éditions des archives contemporaines/Éditions scientifiques, 2008*

Franz Kafka  
Éléments pour une théorie de la création littéraire  
*La Découverte, 2010*

Ce qu'ils vivent, ce qu'ils écrivent  
Mises en scène littéraires du social et expériences socialisatrices des écrivains  
(dir.)  
*Éditions des archives contemporaines/Éditions scientifiques, 2011*

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : CURSIVES À PARIS  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 106459 (000000)  
*Imprimé en France*